

**Mary DOUGLAS : Risk and Blame. Essays in Cultural Theory,  
Londres, Routledge, 1992, xii, 323 p., index.**

Ruth Murbach

Autochtones et pouvoirs  
Volume 16, Number 3, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015245ar>  
DOI: <https://doi.org/10.7202/015245ar>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

Département d'anthropologie de l'Université Laval

**ISSN**

0702-8997 (print)  
1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this review**

Murbach, R. (1992). Review of [Mary DOUGLAS : Risk and Blame. Essays in Cultural Theory, Londres, Routledge, 1992, xii, 323 p., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 16 (3), 142–143. <https://doi.org/10.7202/015245ar>

Mary DOUGLAS : *Risk and Blame. Essays in Cultural Theory*, Londres, Routledge, 1992, xii, 323 p., index.

Dans la brousse africaine, retournant après quarante ans chez les Lele du Kasai, Mary Douglas s'arrête un soir à l'hôtel Kwilu, version modeste d'un Sheraton standard. Tout y est : réception, bar, restaurant, grande chambre décorée, climatiseur, salle de bain étincelante, avec shampoing, lotions et séchoir, bouteille d'eau potable. Le paradoxe est que, même si rien ne fonctionne, l'hôtel remplit sa fonction remarquablement bien. Le repas — un seul plat disponible dans un immense menu — est bon et l'eau froide, apportée dans la baignoire, rafraîchit à la douce lumière d'une chandelle. Dans le dernier essai de cette collection, Mary Douglas raconte son passage à l'hôtel Kwilu en tant que métaphore de l'effort théorique et du repli disciplinaire. Comme les idées, qui ont besoin d'un support théorique et voyagent difficilement, le voyageur isolé y trouvera l'essentiel. Certes, l'hôtel pourrait faire mieux, s'il était relié au réseau de communications nationales, s'il ne dépendait pas de son propre générateur et si son crédit bancaire augmentait. Ainsi, « each separate branch of cultural anthropology is liable to enjoy the Kwilu seduction. Still more comforting is the wall that separates cultural anthropology from the rest of social theory. But how to link up, where to stand ? The only place to stand is where we are. The theory has to start with ourselves ; it has to be a slow, bungling process ; theory is not a flying machine » (p. 311).

Les seize essais récents réunis dans ce recueil, pour la plupart publiés auparavant, montrent que l'auteure ne s'abrite pas derrière un mur anthropologique et cherche plutôt des passerelles qui convient économistes, sociologues, cognitiens, politologues, juristes, philosophes, théologiens — et j'en oublie certainement — à abandonner l'individualisme méthodologique pour la perspective holiste de l'anthropologie traditionnelle. En effet, la difficulté d'appréhender les phénomènes collectifs ne peut être surmontée aussi longtemps que l'individu demeure point de départ et d'arrivée de toute démarche acceptée (p. x). Les notions du soi et de la communauté sont réciproques, dans le sens où le projet culturel de bâtir la cité façonne aussi le soi. L'auteure ne cesse de rappeler que l'individu n'est pas solipsiste, mais *zoon politikon*, c'est pourquoi une théorie de la culture doit compléter celle du choix rationnel. Ceci ne simplifiera pas l'entreprise ; le débat normatif et la question de la communauté idéale provoquent un dialogue interminable sur les conflits entre différents types de culture dont chacun assigne un rôle différent au soi.

La première partie de la collection d'essais, qui a donné le titre à l'ouvrage et sur laquelle je me concentre ici, poursuit la réflexion amorcée il y a vingt-cinq ans, avec *De la souillure (Purity and Danger)*, et raffinée depuis dans de multiples publications sur la cognition humaine, le danger perçu et le discours politique du risque. L'idée centrale est que la perception du risque est construite socialement. Les êtres humains ne perçoivent qu'une certaine configuration des désastres qu'ils interprètent comme présages ou punitions. Leurs visions des dangers et du fonctionnement de la communauté s'adaptent mutuellement : récompenses et sanctions sont dans l'environnement. Or, la science a reconstruit la notion du risque au point de devenir un outil normatif pour déterminer les probabilités et les seuils de l'inacceptable. Terme neutre d'abord, exprimant alors la probabilité en termes de gains ou de pertes, le risque a fait son entrée en politique dans le processus d'homogénéisation des interactions et ne renvoie désormais qu'au danger (p. 23). À la différence des notions de péché et de tabou qui rappellent la communauté fermée, le risque rejoint le projet moderne d'émancipation et de progrès et peut rallier des groupes divers qui partagent l'appréhension de pertes, dans la société ouverte qui ne garantit plus rien. En plus, le risque s'entoure maintenant d'une aura de scientificité, est danger calculable, prévisible, contrôlable, et surtout assurable. L'évolution de l'assurance-vie illustre ce changement conceptuel, d'un temps où le commun des mortels avait tout à gagner, vers un autre où une nouvelle classe

avait quelque chose à perdre. Bientôt, il s'agira, dans un monde de plus en plus préoccupé par le présent, de contrôler le temps, de prendre conscience du risque pour « coloniser l'avenir », selon l'expression de Giddens. Dans ce sens, le risque accroît la liberté d'action, alors que le danger la limite à la réaction. Ceci explique le discours normatif omniprésent du risque qui discipline nos corps et styles de vie et envahit notre *Lebenswelt*, bien plus qu'une époque qui serait plus dangereuse que les précédentes. Si des dangers subsistent, ils n'émanent plus d'une nature incontrôlable, les maladies ne viennent plus du ciel, mais sont le résultat de nos propres actions et choix. Il n'en demeure pas moins que ce sont les dimensions morales (les dilemmes éthiques) qui font de la perception du risque et des procédures pour en estimer l'ampleur un enjeu politique. Sa distribution continue à refléter celle du pouvoir et du statut socio-économique et les questions de liberté de choix et d'équité demeurent posées.

Contrairement à la théorie du choix rationnel, selon laquelle l'aversion au risque se fonde sur les intérêts de l'individu, pourtant non expliqués, Mary Douglas postule que le soi accepte ou rejette un risque en fonction d'un pattern prévisible d'interactions avec les autres membres de la communauté. Il s'agit d'un processus mutuel, où chacun jauge, juge, reproche et excuse, blâme et réagit au blâme (p. 102). L'outil théorique, les quatre types de culture (communauté centrale, individualiste, enclave dissidente, isolat résiduel), forment une matrice deux par deux, indiquant des degrés d'autonomie et d'incorporation.

Au cœur de la compréhension de ce processus sont, d'une part, l'attitude envers la connaissance et la crédibilité de la science dont le statut est source de différends dans chaque culture, d'autre part, la représentation du corps. La perception du risque de la contagion, par exemple, se traduira dans des comportements différents, selon que le corps est fort, grâce aux couches protectrices que sont la peau et la communauté, ou selon qu'il est poreux et ouvert à toute intrusion ou encore, auto-immunautaire, machine. Du point de vue de la communauté centrale, c'est elle qui protège et qu'il faut protéger, consolider, en suivant la théorie scientifique acceptée qui permet, dans le cas du sida, de désigner ceux qui sont à risque et qu'il faut isoler par un cordon sexuel sanitaire. On rappellera alors les membres, on freinera l'immigration et on aura recours aux procédures de blâme. Dans l'enclave, disons celle des homosexuels, on tentera d'instituer les mêmes dispositifs qui renforcent les liens entre les membres de la communauté centrale : la protection légale du couple homosexuel, le mariage. Face au refus, le clivage s'agrandit, le rejet répondra au rejet ou le risque sera glorifié. L'individualiste finalement, citoyen du monde, croira en son destin personnel et dira qu'une vie sans risque ne vaut pas la peine d'être vécue.

*Ruth Murbach*  
Département des sciences juridiques  
Université du Québec à Montréal

---

**Daniel WELZER-LANG** : *Les hommes violents*, Paris, Lierre et Co-drier Éditeur, coll. Écarts, 1991, 332 p., bibliogr.

Daniel Welzer-Lang publiait récemment *Arrête ! tu me fais mal !* chez VLB Éditeur (1992), version allégée d'une publication antérieure. *Les hommes violents*, qui rend en quelque sorte l'essentiel de sa thèse de doctorat. On ne peut lui reprocher de vouloir diffuser le plus largement possible les résultats de ses travaux, mais *Les hommes violents* n'est pas, à